JOURNAL DE SAINT-QUENTIN ET DE L'AISNE

ABONNEMENTS

Saint-Quentin... 18 fr.
Aisne et départements limitrophes... 20 »
Les autres départements et l'Etranger... 10 »

INSERTIONS

PREMIER... 0.30
DEUXIEME... 0.40
TROISIEME... 0.50

ADMINISTRATION, REDACTION ET IMPRIMERIE

2, Place Saint-Quentin, à Saint-Quentin

paraît tous les soirs à 4, 6 ou 8 pages

L'Agence Havas, 5, Place de la Bourse, à Paris, est seule chargée de recevoir les annonces extra-locales pour le journal.

CONDITIONS

Tout abonnement est payable d'avance. Les abonnements sont en francs. Une traite, dont le coût est de 50 centimes, est faite sur l'abonnement retard.

Ceux qui ne nous représentent pas

Saint-Quentin, le 19 juin 1914.

Nos quinze-mille se sont casés à la Chambre et ont pris chacun son coin. Le « Journal officiel » publie la liste des groupes parlementaires...

Enfin, hier, ce maître bluffeur déclare à ses amis politiques qu'il a voté pour le ministre Viviani, parce qu'il avait senti qu'il y avait à la Chambre une majorité en faveur des trois ans.

La « Défense nationale », elle, toujours doctrinaire, aperçoit l'opposition complète entre le gouvernement et le programme de Paut sur la loi de trois ans et elle rogne :

M. Viviani et ses collaborateurs ont assumé une lourde et grave responsabilité et nous regrettons que nos amis du parti radical aient accepté de la partager.

Maintenant que le mal est fait il faut s'accommoder de la situation. Tirons donc du ministre Viviani les réformes qu'il nous propose, et préparons notre revanche.

Voilà au moins de la politique de parti et de parti-pris. Cette politique ne fait aucun cas du pays, mais elle se tient. Elle aboutira à la guerre civile, mais elle a sa logique propre.

Elle est tout de même d'une meilleure tenue que celle d'un « Démocrate » — celui de Soissons — dont voici l'évangile :

Quand les réactionnaires ragent contre un ministère, nous trouvons dans ces attaques mêmes des raisons pressantes de le soutenir.

Cela sort du « mur de béton sans oreilles ». E. F.

Entre eux Un des leurs

Parlant d'un vulgaire blocard récompensé par un demi-portefeuille pour avoir interpellé le ministre Ribot, nous disions que ce raseur ne jouissait auprès de ses collègues que d'une considération limitée.

Or, voilà que « Les Droits de l'Homme » publient la lettre suivante adressée au directeur par le « général » Toutée :

« Mon cher ami, Vous me demandez ce que je sais sur M. Dalmier.

« Je ne sais sur ce personnage ce que ce qu'il m'est impossible de ne pas savoir.

« Sans aborder les preuves d'indignité qui me seraient parvenues à raison de mes fonctions, je puis dire qu'une de ses victimes m'a fait parvenir un dossier ne laissant aucun doute sur ses exigences d'argent en matière d'influence.

« Je puis, sans nuire à l'auteur de cette plainte, et en raison même du fait qu'il m'en a saisi, produire devant toute personne qualifiée pour juger M. Dalmier, les pièces originales qui me le font considérer comme coupable.

« Mais j'ai toujours résisté aux suggestions de mes meilleurs amis politiques qui m'ont conseillé de saisir de cette affaire les personnes les plus élevées de l'Etat.

« Si on m'en parle, je répondrai. Si l'on vous poursuit pour une parole imprudente, je vous apporterai le témoignage le plus convaincant. Je ne prends pas d'initiative, mais je ne cache rien.

« Bien cordialement. G. TOUTÉE. »

Nos informations, comme on voit, contiennent d'être bonnes. Ne pouvant plus « ficher » les autres, ils se fichent entre eux.

Quel joli monde ! Et c'est ça qui nous mène et qui nous gruge !

Le concours général agricole de Paris

C'est la seconde partie du concours général agricole.

Certains cultivateurs la tiennent pour plus intéressante que celle de février. C'est, en effet, le triomphe des éleveurs.

Ce concours est ouvert en ce moment et il restera jusqu'à dimanche soir. M. Poincaré et le ministre de l'Agriculture ont inauguré, comme d'habitude.

Voici le nombre des reproducteurs qui sont installés dans les boxes et écuries :

Chevaux : 71 pur-sang, 469 demi-sang, 84 postiers, 499 races de trait, 12 de l'espèce asine et 8 mules et mulets. Taureaux et vaches 800.

Bœufs et brebis, 286 lots, à raison de 3 têtes pour les brebis par lot et de 1 tête pour les bœufs, 100 verrat ou truies.

De nombreux prix sont attribués aux différentes catégories. Pour la partie chevaline, par exemple, il y a 243.700 francs, 490 médailles et 17 plaquettes à distribuer ; en outre un objet d'art est offert par l'Académie du Cheval d'Attelage au propriétaire du plus bel étalon de race ardennaise, âgé de trois ans.

Le travail des couturiers

« Ils bardent la femme et la troussent comme une poule du Mans, ils la bouffent comme une saucisse de Strasbourg, lui gonflent le ventre comme une outre, lui rabotent le derrière, lui aplatisent les seins comme des poires tapées, lui bombent le dos, la ligotent dans des camisoles de force, l'encerclent dans des corsets, lui entravent les genoux, la larcinent d'épingles... C'est la toilette du bourgeois. »

Ainsi parle Sem, le gentil dessinateur. Mais telle est l'invincible grâce d'Eve qu'elles trouvent encore moyen d'être charmantes.

Les exemples de l'histoire

Sous Charles IX, le pont des Tournelles s'écroula : il y eut de nombreuses victimes. Une enquête fut ouverte — exactement comme de nos jours.

Mais le résultat fut assez différent : les entrepreneurs et les échevins responsables furent pendus.

Le croirez-vous ? Pareille catastrophe ne se reproduisit plus.

« La Région »

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition d'un nouveau confrère « La Région », bulletin mensuel de la « Ligue de représentation professionnelle et d'action régionalistes, dont le siège est : 52, rue des Acacias, à Paris.

Le premier numéro renferme un exposé du programme de la Ligue et du Journal ; des articles de MM. Jean Hennessy, député de la Charante, M. Colrat, R. de Jouvencel, Arren, Trial, etc.

Ce numéro sera envoyé gratuitement à toute personne en faisant la demande à la Ligue.

Le mot du colonel

Vraie ou fausse, l'anecdote a beaucoup divertit les gens d'Outre-Rhin ; contons-la donc aussi.

A de récentes manœuvres, Guillaume II, entouré de ses officiers, observait le mouvement des troupes. Tout à coup, effrayé par la fusillade, un superbe daim s'avance au galop dans la direction du groupe et passe au milieu de la brillante escorte.

A quelques pas de là se tenaient les officiers supérieurs d'un régiment de ligne, qui se mirent à rire et si joyeusement que l'empereur envoya un général s'enquérir des causes d'une gaieté si bruyante.

— Majesté, c'est le colonel qui a fait une plaisanterie, rapporta le général.

— Qu'il vienne me la répéter, ordonna l'empereur.

Le colonel se rendit aussitôt auprès du souverain et avoua :

— Majesté, j'ai dit : « C'est la première fois qu'un daim a pu entrer à l'état-major général sans recommandations. »

Le kaiser rit à son tour et répliqua :

— Colonel, je vous nomme à l'Etat-Major général.

Nouvelles Locales

Le Calendrier

Samedi 20 juin 1914. 171^e jour de l'année. — Saint Sylvestre. Lever du soleil 3 h. 49. — Coucher, 19 h. 55. Lever de la lune 1 h. 9. — Coucher, 17 h. 21.

Observations météorologiques Poste de Saint-Quentin

Observations faites à 9 heures du matin le 19 Juin 1914

Table with 2 columns: Observation (Orientation, Force, Baromètre, etc.) and Value (NNO, 4, 764, etc.)

Caractéristique de la journée précédente

Temps gris le matin ; beau et chaud l'après-midi.

Ce soir

*- A 9 heures, au kiosque des Champs-Élysées, concert par l'Union philharmonique.

- 1. Le Coq Gaulois, marche (F. Popy). 2. Poète et Paysan, ouverture (Suppé). 3. Le Royaume des Papillons, air de ballet (E. Gillet). 4. Le Vivandière, sélection arrangée par Tavan (G. Godard). 5. Suite Gaie : 1. Entrée, 2. Interimède, 3. Idylle, 4. Danse (G. Marie).

IL va plaider

Le 24 courant viendra, devant le tribunal correctionnel de Mantes, le procès pour corruption électorale intenté par MM. Saugeron, Bellanger et Faumier à M. Desnos, maire de La Ferté-Bernard, et à ses conseillers municipaux.

Les demandeurs reprochent à leurs adversaires d'avoir violé la loi en rappelant, par une circulaire, les subventions obtenues par le canion, grâce à l'influence de M. Caillaux, ancien président du Conseil.

M. Caillaux, irrégulièrement cité à ce procès, ne comparait pas. Mais il intente une action reconventionnelle contre M. d'Aillières, son concurrent, à qui il reproche des dons d'argent. M. Ceccaldi, député de l'Aisne, plaidera pour MM. Caillaux et Desnos.

Ajoutons que les demandeurs ont introduit devant la Chambre une demande d'autorisation de poursuites contre M. Joseph Caillaux.

Comme on le voit, M. Ceccaldi est le factotum attiré de M. Caillaux.

Incendie à la villa Saint-Paul

La Grande Salle de la villa Saint-Paul a été détruite cette nuit par un incendie. Cette salle, de construction récente, à peine achevée, est isolée de la villa proprement dite ; elle se trouve à droite et dans le fond du parc. Elle mesurait vingt mètres de long sur sept de large et servait aux fêtes et aux réceptions les jours de pluie.

De plus et grâce à un dispositif très simple, elle pouvait être aménagée en dortoir pour les retraités.

Or, cette nuit, à minuit et demi, le feu fut aperçu par M. Vilain, employé au halage du canal. Il avertit un voisin qui alla sonner la cloche de l'église de Oëstres pour donner l'alarme.

Dix minutes après, le gendarme du hof de Saint-Quentin, qui avait aperçu les rapides progrès du feu, bondissait. Les rares noctambules qui traversaient encore les rues de la ville à cette heure tardive et les quelques personnes qui se levèrent pour aller au feu, surent immédiatement que « la villa Saint-Paul » était en feu. Le ciel, très sombre, était tout illuminé.

De la caserne des pompiers partit immédiatement l'automobile du capitaine-commandant. Arrivant, M. Beaugez trouva déjà en action la pompe de Oëstres, commandée par le pompier permanent du poste de Oëstres. Et de Saint-Quentin, dévidoirs et pompes arrivaient rapidement malgré la distance considérable et l'essouffante montée de la rue de Paris.

Mais le bâtiment ne fit qu'une flambée : il n'y avait rien pour alimenter le feu qu'une légère charpente en bois et les flammes s'éteignirent sous l'effort de la couverture en tôle ondulée.

Il n'y avait plus qu'à couper le feu qui gagnait la terrasse, vaste plate-forme en bois attenant au toit du bâtiment et à protéger de l'autre côté, quelques arbres, ce qui fut fait.

La pompe à vapeur n'eut pas à intervenir.

Les soldats, du 10^e territorial, conduits par M. le lieutenant Nugues, étaient accourus au feu qui s'était éteint à leur approche. Dans le parc de la villa Saint-Paul, les torches de résine illuminant les allées, les massifs et les plates-bandes ; des hommes en uniforme s'agitaient et le tout formait un aspect pittoresque.

Au jour, pompiers, soldats et les curieux pas très nombreux rentraient à Saint-Quentin.

La cause de l'incendie n'est pas connue. La villa Saint-Paul n'avait pas de gardien.

Un oncle de M. l'abbé Boudet, propriétaire de la villa, qui occupait le bâtiment de droite, était absent pour quelque temps voyageant dans sa famille.

So se préoccupait de lui trouver un successeur.

Le garde de Oëstres, Galiègue, était passé à 10 h. 1/2 et n'avait rien vu.

De l'opinion générale, cet incendie est dû à la malveillance. Il y a d'ailleurs un précédent qui ne remonte qu'à la semaine dernière.

En effet, jeudi, à 3 heures de l'après-midi, en arrivant à la villa Saint-Paul, avec les enfants du patronage, faisant leur promenade du jeudi, M. l'abbé Boudet, propriétaire, ne fut pas peu surpris, à son entrée dans la grande salle, d'apercevoir les débris consumés des rideaux de lit et de la literie, ainsi que du papier formant plafond. Le feu s'était éteint.

Comme les élèves de Saint-Jean étaient venus dîner mardi soir, l'enquête avait retenu la responsabilité sur une cigarette... possible, ou sur un contrebandier, et l'enquête a été abandonnée. Mais c'était faire fausse route, puisque le mardi soir et le mercredi on avait rangé la salle.

Il y a donc eu un incendiaire. Reste à le trouver.

La salle et son mobilier sont assurés pour 13.000 francs.

M. l'abbé Boudet ne se doutait guère que c'était lui qui brûlait. Réveillé par le tocsin, il se disposait à se rendre à Oëstres quand en route on lui apprit que le feu était chez lui. La révélation lui en fut plutôt désagréable.

Il commençait à tout disposer pour recevoir, à partir du 14 juillet, ses intéressantes colonies de vacances.

L'œuvre de la villa Saint-Paul commençait à être populaire à Saint-Quentin. Pour savoir ce qu'elle est, nous n'avons qu'à détacher cette page d'une élégante petite notice qui lui est consacrée :

Où est-elle ? Bah ! demandez à n'importe quel cocher de notre bonne ville de vous y mener, il vous y conduira sans barguigner. C'est une agréable et assez vaste propriété — (elle occupe 2 hectares et demi de terrain) — située à 1.500 mètres de la gare de Rocourt, à droite d'un chemin qui va de la route de Paris au petit village d'Oëstres et sur un plateau qui domine la basse vallée de la Somme.

Une haute porte grillée, encastrée entre deux piliers de maçonnerie, donne accès à l'allée principale qui, entre deux rectangles de terrain plantés de fleurs et d'arbres à fruits, mène droit à la villa.

Celle-ci, pourvue d'un étage et ornée sur la devant d'un balcon, à l'air simple d'une maison de repos et de bon accueil. On s'y sent libre et loin de ce que saint Jérôme appelait « la prison fumeuse des villes » et cependant on n'en est pas distant d'une demi-lieue. Du balcon l'on jouit d'un intéressant panorama : le regard embrasse une grande partie de la ville, distingue l'Hôtel-de-Ville avec le cadran de l'horloge, les cheminées d'usine surmontées de leur panache gris ou noir, indice de l'activité soutenue des travailleurs et il s'arrête à contempler les formes augustes et puissantes de la Basilique, surplombant tous autres édifices, la Maison de Celui qui éclaire, qui bénit, qui console, qui... demeure — dominant les habitations des hommes qui s'agitent, qui peinent, qui souffrent et qui... passent.

Dans la partie gauche de la propriété, un emplacement d'un hectare non cultivé est laissé à la disposition des enfants pour leurs jeux et gambades et, les jours de pluie, les grandes vacances, ils ne se font pas faute d'y folâtrer librement. En août et septembre 1913, 250 enfants en moyenne y sont venus passer de longues et joyeuses après-dînées.

A l'ouest de la Villa, un bosquet où serpentent de capricieuses allées offrira ses frais ombrages aux promeneurs pendant la saison chaude et se prêtera aux aimables causeries. Au bord de ce bosquet et à peu de distance de la clôture de la propriété a été bâtie une grande salle couverte, de 20 mètres de long sur sept de large et qui peut être employée à plusieurs usages. Elle servira d'abri en cas de mauvais temps aux enfants qui prendront leur récréation dans le parc ; elle pourra être utilisée pour des projections et enfin elle est garnie de vingt lits afin de pouvoir faire office de dortoir pour les jeunes gens qui voudront venir faire à la Villa une courte retraite spirituelle.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'un puits se trouve dans la propriété et permet d'offrir de l'eau bien fraîche à tous ceux qui viennent s'y récréer ou y faire séjour ?

On voit donc l'avantage de cette résidence qui offre, en premier lieu aux enfants de la ville, pour leurs ébats, l'espace, le bon air, pelouses et ombrages, calme et liberté sous une surveillance sérieuse et ferme, mais aussi et en même temps affectueuse et dévouée.

Les enfants de toutes les paroisses de la ville y sont accueillis, pourvu qu'ils aient été présentés par leurs parents ou par une autre personne estimable, chargée de leur éducation. On ne leur demande que d'être proprement vêtus, dociles aux observations, honnêtes et convenables dans leurs manières et dans leur langage.

L'œuvre de la colonie de vacances se charge de les grouper dès le matin, (au local du Patronage Saint-Jean-Baptiste, rue de Flavigny), de les conduire à la Villa, de les y faire jouer et de les surveiller, procurant ainsi aux enfants le bienfait d'une cure de plein air et ôtant aux parents la crainte des mauvaises fréquentations.

A partir de cette année 1914, les enfants hébergés à la Villa recevront un repas chaud à midi et un goûter à 4 heures, moyennant une modique rétribution.

La Villa Saint-Paul est organisée également pour procurer aux jeunes gens de œuvres catholiques, l'avantage d'une retraite fermée.

Nous croyons savoir que M. l'abbé Boudet et M. l'abbé Crimon, curé de Saint-Jean, qui s'intéresse beaucoup à l'œuvre de la Villa Saint-Paul, vont prendre les mesures nécessaires pour que les colonies de vacances puissent être reçues et abritées aussitôt la fermeture des classes.

Il est nécessaire que le public aide dans cette excellente entreprise et nous comptons revenir bientôt sur ce sujet.

Dans le département Les globe-trotters follebrayois

Nous avons dit que deux jeunes Follebrayois, André et Louis, fils d'ouvriers de la verrerie, avaient pris la clef des champs pour courir le monde à la recherche d'aventures et de la fortune.

Quinze ans, cent sous en poche et des illusions, avec cela on croit aller loin.

Et nous disions aussi que les parents n'avaient pas à se désoler et que la faim qui chasse le loup du bois ferait rentrer dans ceux de Follebray les jeunes estomacs fugitifs.

C'est fait. Du Rond-d'Orléans dans la forêt de Saint-Gobain, André et Louis avaient gagné Calais et là ils avaient pris passage à bord du « Calais-Douvres ». Le grand voyage commençait !

Mais à Douvres, on s'étonna de voir ces deux jeunes gens voyager sans bagages. On les interrogea ; ils durent avouer qu'ils manquaient de papiers, de recommandations, et, enfin, de moyens d'existence. On les déclara « indésirables » et du plancher des vaches anglaises, ils repassèrent sur celui du paquebot.

Dès lors, ce furent, sur les routes du Nord, de longues marches d'entraînement. Nos deux globe-trotters se trouvèrent, un beau jour, à Fourmies, d'où ils adressèrent à leurs parents une première lettre, très ferme, pour leur réclamer des papiers qui leur permettraient de trouver du travail.

Le beau-frère d'André prit immédiatement le train et gagna Fourmies. Mais quand il y arriva, les deux fugitifs s'étaient globe-trottes. On les signala à Momignies ; leur avance était telle que la poursuite devenait difficile. On l'abandonna.

Vendredi, les parents recevaient de nouvelles lettres contenant cette fois des demandes d'argent. André et Louis indiquaient qu'ils se trouvaient à Charleville et priaient qu'on voulût bien leur répondre dans cette ville, poste restante, pour le samedi matin. Ils affirmaient que leur ré-

solution de ne pas rentrer à Folcembay... La commissaire de police de Charleville fut cette fois prévenu. Samedi matin, il cueillait les deux errants à la poste de Charleville et les faisait amener à son bureau où il leur fit un peu de morale, mais en douceur.

Peu après la famille était avertie et allait prendre livraison des enfants qui, depuis dimanche, ont réintégré le bercail familial et l'atelier.

Ce sera un joli souvenir pour eux. Ils le raconteront plus tard à leurs enfants, en se blâmant bien entendu pour qu'on ne soit pas tenté de les imiter, mais en en tirant vanité tout de même et ils termineront ainsi: « Si on nous avait laissé faire, peut-être que nous serions maintenant millionnaires... Qui sait? »

L'un des assassins de Barisis

L'instruction sur l'horrible assassinat de la petite Rose Dulocq, tuée à coups d'épingles à chapeau, touche à son fin. Le juge d'instruction de Laon a fait une dernière descente à Barisis pour vérifier certains dépositions et amener si possible Jérôme César à faire des aveux.

Ce transport n'a rien amené de nouveau. Jérôme ne varie pas; il nie quand même, malgré les accusations de ses deux complices, Jeanne Dulocq et Léonard Bernay, et la gravité de certains témoignages.

En se rendant à Barisis-aux-Bois mardi, le magistrat instructeur voulait visiter de nouveau les carrières de Bernagousis où habitait le manoeuvrier nomade et faire procéder à une reconstitution du drame par les trois auteurs. Il désirait en outre se rendre compte si l'odeur du cadavre de la petite Rose Dulocq, qui fut enfoui dans la grotte de Jérôme pendant quelque temps, pouvait être ressentie par un voisin, qui avait son cidre dans une carrière adjacente. Il a remarqué que des crevasses existaient entre ces diverses grottes et que les mauvaises odeurs devaient forcément se répandre dans toute cette partie de la carrière.

Ainsi se trouve donc confirmée la déposition d'un témoin qui, ayant fait observer à Jérôme que cela empestait depuis quelques jours le voisinage de sa grotte, lui répondit: « Bah! vous rêvez, ce sont méfaits de quelques chats ou quelques chiens, et rien de plus! »

A ce témoignage, Jérôme oppose n'avoir jamais tenu pareil langage.

La pêche et ses secrets

C'est dimanche l'ouverture, à 3 h. 49 du matin. Nous savons des Saint-Quentinois qui côtoieront sur le champ de bataille pour ne pas manquer l'heure. Parlot, dans les bazars et chez les marchands d'articles de pêche, cannes, gaules, roseaux, baguettes, lignes, épaves garnissent les étalages. Il y a une hausse sur les asticoles et le pain de chénévis est cher.

Les pêcheurs endurcis liront avec intérêt cet article sur la pêche et ses secrets: Beaucoup de pêcheurs sont convaincus qu'en dehors des amorces et des esches ordinaires, certains d'entre nous possèdent des recettes secrètes pour préparer leurs appâts. Le fait est possible, mais ces pêcheurs mystérieux, prennent-ils plus de poisson que les autres?

Il est certain que sur un coup bien amorcé la pêche est plus fructueuse que si l'on s'installe en un endroit quelconque. Cependant, la quasi-certitude de réussite dépend surtout de plusieurs autres choses.

Tout d'abord, on doit avoir la connaissance parfaite de tous les fonds, coins, courants, haies, etc., de la rivière où l'on pêche ainsi que des cantonnements de chaque variété de poisson.

jours être de même substance et être déposés aux mêmes heures plusieurs jours de suite. Un certain nombre de substances aromatiques ont certainement la propriété d'attirer les poissons. La lavande, dont on extrait l'huile de spic ou d'aspic, la citronnelle, le romarin, l'huile de chénévis, la cannelle, le musc artificiel, l'encens, la myrrhe, etc., peuvent entrer avec succès dans la composition des amorces servant à appeler le poisson.

Prenez maintenant les vieux secrets que nous ont laissés les anciens auteurs. Walton (1640) conseillait, pour le gardon, de faire d'abord bouillir le blé pour l'attendrir, puis de le faire frire sur le feu avec du miel, un peu de lait et du safran. Nous avons fait personnellement de très belles pêches en étant avec une pâte composée de farine, de miel et de safran bien pétris ensemble, en enveloppant l'hameçon n° 15 dont il faut laisser dépasser la pointe d'une petite boulette de la grosseur d'un grain de chénévis. Mais la recette, qui réussit admirablement en eau dormante, ne donne pas d'aussi bons résultats en eau courante.

Chomel, qui écrivait en 1718, conseille de faire une purée épaisse de fèves de marais et d'y ajouter du miel pour un dixième et un demi-gramme de musc par livre d'amorce, en agglomérant le tout au moyen du farine de froment. Le même naturel coûtait 4 francs le gramme, la recette n'était pas pratique. Nous avons fait plusieurs essais avec du musc artificiel (3fr. 50 les 50 grammes) et nous avons obtenu de belles pêches.

Florent (1742) conseille, pour tous les poissons de fond, de piler des orties, de la joubarbe et de la quintefeuille ensemble et de les mélanger à de la pâte de farine et de son. La recette est facile à exécuter pour les personnes qui habitent la campagne. Tout le monde connaît l'ortie. La joubarbe porte, suivant les contrées, les noms de: artichaut des murailles, herbe aux corcs, etc.; c'est une plante vivante à feuilles pétiolées et charnues, bordées de poils raides, de teinte verte ou rougeâtre, disposées en rosette. Ses fleurs d'un beau rose, poussent sur une hambe de 40 à 50 centimètres de hauteur, garnie de feuilles moins grandes et plus minces que celles de la base. On la rencontre sur les toits de chaume et sur les vieux murs. Elle fleurit de juillet à septembre. La quintefeuille (potentilla reptans) est une plante ayant de grandes analogies comme feuilles, racines et fleurs, avec les fraisières. Nous connaissons un vieux pêcheur de l'in-d'Oise qui fait des pêches merveilleuses et dont celle préparation est la seule amorcée de juin à octobre.

Nous ne parlerons que pour mémoire des appâts pour les carpes; ceux qui se spécialisent dans la pêche de la carpe sont rares et il n'y a rien à leur apprendre. Disons toutefois que pour la pêche avec des fèves il vaut mieux amorcer avec des boulettes faites avec de la farine de fèves qu'avec des fèves crues.

Pour le goujon, on l'appellera mieux sur un coup avec des boulettes de poussière de pain de chénévis et de miel parfumées à l'huile d'aspic qu'avec du simple pain de chénévis. On le voit, toutes ces recettes sont à base aromatique. Il n'est pas discutable, du reste, que le blé cuit avec du chénévis écrasé, ou de la menthe sauvage, ou de l'assa foetida, ou du serpolet, ou même de la cannelle, pêche mieux que du blé seul.

Voici enfin une recette pour le barbillon et le gardon de fonds qui vous donnera des résultats supérieurs à ceux qu'obtient le meilleur pêcheur de ce poisson en pêchant avec du fromage de Gruyère seul. Bâpez du fromage de Gruyère frais, saupoudrez-le d'une pincée de safran puis pétrissez-le avec de la mie de pain frais jusqu'à ce que vous ayez obtenu une pâte bien collante. Evitez, en vous servant de cette pâte, de trop cacher l'hameçon; il faut que la pointe ressorte pour qu'au ferrage, la pâte ne protège pas la bouche du poisson. Un pêcheur, même plus habile, placera près de vous et pêchera au simple fromage, n'aura pas une touche alors que vous ferez une pêche magnifique.

Pour pêcher au chevesne, employez du fromage sec et du pain frais, toujours avec du safran.

Pour la pêche à la plombée, ajoutez un peu d'eau en préparant la pâte pour la rendre plus molle et noyez dans la boulette un hameçon triple.

Nous avons tenu à renseigner nos amis pêcheurs sur la situation probable des biefs du 15 juin au 5 juillet, depuis Landrecies jusque Travecy.

Le bief de Landrecies à Ors sera à sec. Le bief d'Ors à Etreux n° 3 maintenu en eau. Le bief de l'écluse d'Etreux n° 3 à l'écluse n° 4, à sec. Le bief de l'écluse n° 4 à Etreux n° 5, abaissé de 1 mètre. Le bief de l'écluse 5 à Vénérolles, en eau. Le bief de Vénérolles à Tupigny, à sec. Le bief de Tupigny à Noyales, en eau. Le bief de Noyales à Hauteville à sec. Le bief d'Hauteville à Bernol, abaissé de 0 m. 80. Le bief de Bernol à Origny, en eau. Le bief d'Origny à Ribemont, à sec. Le bief de Ribemont à Sissy, abaissé de 0 m. 50. Les biefs de Sissy à Mézières, en eau. Le bief de Mézières à Berthenicourt, abaissé de 1 mètre. Le bief de Berthenicourt à Maméguicourt, en eau. Le bief d'Hameguicourt à Travecy, à sec.

Les Amis de la ligne flottante

Chômage du canal latéral à l'Oise

Le conseil d'administration des Amis de la Ligne Flottante informe ses sociétaires que le bief de Thénelles à Ribemont est mis à sec. Les biefs de Ribemont à Sissy, de Sissy à Châtillon et de Châtillon à Mézières sont actuellement abaissés de 0 m. 50 et peuvent être élargis à l'extrême.

Le bief de Thénelles à Ribemont a été pêché le 16 juin par les soins de la société, en présence du président et d'un membre du conseil. L'opération commença à 4 heures du matin et fut terminée à 2 heures de l'après-midi et s'est effectuée dans de très bonnes conditions. La mortalité a été nulle. Environ 1,500 kilos de poisson ont été immergés dans le bief de Ribemont à Sissy et tout le poisson pris a été remis à l'eau intégralement.

Le conseil d'administration adresse ses félicitations et ses remerciements à M. Poulain, ex Sissy, aux gardes Gardot et Watel et aux sociétaires de Sissy, qui ont offert spontanément leur dévoué concours.

Sapeurs-pompiers

Par décret en date du 20 mai 1914, ont été nommés aux grades ci-après, dans les corps de sapeurs-pompiers: MM. Celoux Alfred, lieutenant à Bellicourt. Leduc Anatole, sous-lieutenant à Bellicourt. Delville Ernest, sous-lieutenant à Hamégicourt.

La confirmation

Mgr Pédernard, évêque de Soissons, a donné la confirmation hier à la Basilique. Voici quel a été le nombre des confirmés: Pâroisse Saint-Jean: Garçons 58, Filles 60. Basilique: Garçons 95, Filles 119. Total 332. Dimanche à 9 h. 1/2, confirmation à Saint-Eloi.

L'accident de Picquigny

Le Mémorial d'Amiens donne sur cet accident de nouveaux détails qui confirment nos renseignements d'hier. L'auto de M. Robert Saint, venant de Flixecourt, était conduite par le chauffeur Albert Moy, âgé de 36 ans. Celui-ci allait quitter la route nationale 35 pour prendre la route conduisant à Saint-Sauveur, quand il aperçut soudain du tournant de la Chaussée-Tirancourt, et venant en sens inverse, l'autre auto conduite par M. Marchand Jules, 42 ans, horloger-bijoutier, boulevard Henri Martin, à Tergnier, qui avait avec lui sa femme, née Philippine Dreyer, âgée de 44 ans; son beau-frère, M. Alphonse Dreyer, âgé de 41 ans, débitant à Saint-Quentin, rue de la Sous-Préfecture, 1, et la femme de ce dernier, née Edmée Vasseur, âgée de 34 ans.

M. Marchand qui était au volant, tenait régulièrement sa droite et quand, au moment de la hauteur de la route de Saint-Sauveur, il aperçut l'auto de M. Robert Saint, le chauffeur de ce dernier tenait le milieu de la route 35, et il ne fit aucun geste indiquant qu'il allait prendre la route de Saint-Sauveur, qu'une maison dissimulait d'ailleurs à M. Marchand. Celui-ci obliqua néanmoins encore un peu plus à droite et continua son chemin. Il avait déjà dépassé la route de Saint-Sauveur quand il vit le chauffeur M. Robert Saint qui venait à gauche. La catastrophe des deux autos fut inévitable; elle se produisit terrible, comme nous l'avons dit. Les deux autos furent démolies et sont restées, côte à côte, sur le bord de la route, l'avant tourné vers le talus.

Seul, M. Robert Saint, qui était occupé dans la voiture à dépouiller des papiers d'affaires, ne fut pas blessé; il fit venir aussitôt MM. les cocteurs Delorme et Carton, pour donner leurs soins aux autres voyageurs et à son chauffeur tous blessés.

M. le docteur Delorme a constaté que M. Marchand avait des contusions multiples, sans plaie, à la face et à l'œil gauche. Mme Marchand, une luxation de la rotule du genou droit avec épanchement, une plaie à la lèvre inférieure qu'il fallait suturer, et des contusions à la partie droite.

M. Dreyer, une fracture des côtes à gauche; une plaie linéaire intéressant le nez dans toute sa longueur, et des contusions du maxillaire supérieur. Mme Dreyer, plus légèrement atteinte, n'a que des contusions à l'épaule gauche. M. le docteur Carton a constaté que le chauffeur Moy était atteint d'excoriations superficielles et de contusions de la face. Ajoutons que l'auto de M. Saint valait 12,000 francs. Celle de M. Marchand qu'il n'avait que depuis la veille, valait 9,000 francs.

Les sports à Saint-Quentin

Lawn-Tennis

Le tournoi américain organisé par le Stade Saint-Quentinois sur son joli terrain de la rue du Cateau, reprendra dimanche prochain, dès 9 heures du matin et se continuera toute la journée. Il reste quelques parties intéressantes à jouer; elles devraient attirer tous les sportifs saint-quentinois, d'autant plus que l'entrée est libre.

Nous pensons pouvoir donner lundi le classement définitif des 24 joueurs engagés dans cette épreuve.

Boxe anglaise

La soirée d'hier, au cirque, si elle a été intéressante au point de vue boxe, l'a été beaucoup moins au point de vue recette, pour l'organisateur. En effet, malgré l'annonce de la présence de Lepreux et de Gloria, boxeurs dont la réputation est faite depuis longtemps, et qui sont de véritables « as » dans leurs catégories, le public était plutôt malgré. Par suite, l'enthousiasme n'y était pas, bien que presque tous les combats fussent disputés avec un bel acharnement, sans rien du « chiqué » si cher aux rois du tapis.

D'ailleurs, chacune des soirées de boxe organisées à Saint-Quentin a laissé un déficit peu encourageant. Malgré cela, d'autres soirées sont annoncées: la première aura lieu le 11 juillet, Grassi et Cricui en seront les premiers rôles; une seconde aurait lieu en août, avec l'écurie Descamp, Carpentier et Ledoux se produisant en exhibition.

Mais revenons aux résultats d'hier. Premier combat, Dufflot (Saint-Quentin) bat Larisien (Saint-Quentin) par knock-out au quatrième round. Dufflot est manifestement trop lourd pour le fluet Larisien. Aussi, n'a-t-il aucune peine à prendre un net avantage dès la première reprise. A la seconde, Larisien rentre déjà en corps à corps, mais porte néanmoins deux beaux directs à la figure. Le troisième round voit Dufflot dominer nettement et son adversaire reste 9 secondes à terre, pour souffler un peu. Le quatrième reprise est la dernière. Dufflot sent Larisien épuisé et veut en finir, il l'envoie à terre pour 8 secondes, sur un coup à l'estomac puis encore pour 6 secondes. Courageusement Larisien se relève mais le même coup à l'estomac le descend à nouveau pour le compte.

R. Villain a lancé un défi au vainqueur. Deuxième combat, Martin (Paris) bat Fontaine (Saint-Quentin), disqualifié pour manque de combativité. Wavrin, blessé en travaillant, est remplacé au pied levé par Fontaine, très à court d'entraînement.

La première reprise est toute à l'avantage de Martin qui attaque constamment; la seconde voit Fontaine arrêter son adversaire, mais sans suivre suffisamment ses coups. A la troisième, Fontaine, bien que ne paraissant pas épuisé, abandonne et l'arbitre le disqualifie pour manque de combativité. Cette décision est diversement accueillie; elle est cependant parfaitement justifiée. Fontaine s'est présenté sans entraînement et a droit aux circonstances atténuantes, mais l'arbitre doit juger l'homme sur le ring, sans aucune autre considération.

Troisième combat, Charles Bourret (Saint-Quentin) bat Van der Linden (Hollandais) par knock-out au cinquième round. Des sons applaudis sur le ring, Bourret, le favori des Saint-Quentinois, est chaleureusement applaudi. Dès le premier round, il attaque vivement et ne laisse guère de répit à son adversaire, qui esquive et se couvre. La seconde reprise est intéressante, les deux hommes font jeu égal et échangent quelques directs de belle venue. La suivante voit Bourret prendre nettement le dessus, et le Hollandais n'en mène pas large; il va une première fois à terre, puis une seconde fois jusqu'à neuf. Au quatrième round, Bourret attaque vigoureusement, suivant bien ses coups; l'expédition Van der Linden devant bien se rendre à terre; il est acclamé et encouragé. Van der Linden rentre en corps à corps n'en pouvant plus; Bourret se dégage et l'envoie à terre pour 9 secondes. Mais son adversaire, très courageux, se relève et veut reprendre la bataille. Bourret qui le sent à sa merci, force l'allure et le met knock-out, aux applaudissements de toute la salle. Ses soupirs le portent en triomphe.

Quatrième combat, Gloria (Paris) bat Marignan (Paris), combat arrêté au septième round. Gloria, qui est un des plus vieux boxeurs français, est un homme de classe et cela se voit à son allure et à son style. Durant le premier round, les deux adversaires se couvrent, mais Gloria devient furieuse et les corps à corps succèdent; par deux fois, Gloria glisse et tombe. Au troisième round, Marignan fait un bel effort et réussit jeu égal, il est très applaudi, car on ne s'attendait pas à une aussi belle exhibition de sa part. Sur la fin, il paraît cependant fatigué. Le début du cinquième round revient à Marignan, très vaillant, ardent, harcelant sans cesse Gloria; mais la fin du round le voit encore affaibli. Au coup de gong suivant, Gloria qui trouve, probablement que la bataille a suffisamment duré, et voyant Marignan épuisé, lui décoche quelques coups durs qui l'envoient à terre cinq fois, pour 9, 8, 8, 8, et 9 secondes. Marignan est à bout et regagne son coin en titubant, et emballé par sa belle vaillance, le public l'acclame.

Au 7^e round, Marignan veut reprendre la bataille, mais ses jambes le portent à peine, et l'arbitre très justement arrête le combat, pour éviter un knock-out inutile. Les deux adversaires s'embrassent et sont applaudis également.

Car enfin, nous sommes pour vous des inconnus, des étrangers, etc. Mon Dieu, madame, interrompit doucement l'Aristo, il ne faut pas non plus, voyez-vous, exagérer notre mérité. Certainement, mon camarade, et moi nous vous avons sauvé la vie, mais, permettez-moi de vous le dire, c'est un peu par intérêt. Par intérêt? s'exclamèrent à la fois Jean et Mme Deraismes. — Dame, oui! — fit l'Aloüette — et il souriait d'un air béat — faut bien que chacun en ce monde soigne ses intérêts, pas!

5^e Combat, Lepreux (Paris) bat Bonroy (Paris), qui abandonne au 10^e round. MM. Gus, Muller, de Paris, et Marcel Lechantre, de Saint-Quentin, sont désignés pour juger le combat, qui promet d'être intéressant; les deux adversaires sont en effet de beaux gaillards, bien musclés et de même poids.

D'entrée les deux hommes s'aborderont furieusement et les coups pleuvent Jeu égal. Les quatre premières reprises sont menées à toute allure et se passent en échanges très durs et en corps à corps. Bonroy, qu'on croyait très intrépide est encouragé par le public; au 6^e round, Lepreux force et ne baisse pas pavillon; le combat s'anime, et l'issue est très incertaine. Au 7^e round, Bonroy fait tout le forcing, aux applaudissements de l'assistance. C'est la belle bataille. Les 8^e et 9^e round donnent un peu d'avantage à Lepreux, dont les coups sont très nets et plus effectifs, mais Bonroy encaisse à merveille et ne paraît pas se ressentir de ses efforts. Le gong résonne pour la dixième reprise. Bonroy, toujours aussi ardent se rue sur Lepreux et la lutte reste aussi acharnée qu'incertaine. Tout à coup, Bonroy lève la main, et fait signe qu'il ne peut continuer. Après examen, l'arbitre reconnaît en effet qu'il a le pouce foulé et qu'il est incapable de reprendre le combat. En conséquence, il proclame Lepreux vainqueur. Cet incident est très regrettable; Bonroy eût certainement surclassé dans les derniers rounds, car Lepreux s'était réservé, mais le public a été assez privé de la fin de ce combat, vil et animé au possible. Il se pourrait que les deux adversaires se rencontrent à nouveau à Saint-Quentin, car Bonroy a demandé sa revanche à Lepreux qui a accepté.

P-S. Nous avons dans notre dernière chronique sportive qualité Ch. Bourret, d'athlète électrique; nous voudrions dire électrique et ceux qui connaissent le bel athlète qu'est le vainqueur de Van der Linden au, ont rectifié à la lecture.

Boxe

Nous apprenons que M. de Cricui, professeur de boxe à Paris, organise avec le concours de M. Pierre Gesté, une grande soirée de boxe pour le samedi 11 juillet au Cirque de Saint-Quentin où le boxeur Cricui, vainqueur de Pray James, Anglais, et rival de Kid Williams, champion du monde (petit batam), figurera au programme. Ce combat sera la dernière bataille de Cricui avant son départ aux Etats-Unis pour rencontrer Frankie Ffians, Eddie Campie et Kid Williams, champion du monde.

Contraventions & plaintes

Maurice H., 30 ans, horloger à Rochefort-sur-Mer, pour échappement de fumée à l'arrière de son automobile. Deux chiens qui se trouvaient sur le chemin de Gauchy, virent arriver M. Désiré G., 48 ans, facteur à Grugies, monté sur sa bicyclette. Ils le poursuivirent et le firent tomber, d'où plainte de M. G. contre les propriétaires des vilains touts.

Grand Café Riche-Cinéma. Demain samedi, avec un renouvellement complet de programme, un grand drame policier, en deux parties sensationnelles: L'Escalier de la mort, de la célèbre série des aventures du détective Barnet Parquer. Lundi, nouveau programme comportant deux grandes vues, dont une: Maud en chiffons! interprétée par Miss Campton, donnera une bonne demi-heure de gaieté; enfin un drame en 4 parties, d'une grosse intensité dramatique et réaliste: Pour sa mère! scénario de M. Mévisto, exécuté par la célèbre marque française Minerva.

État-civil de Saint-Quentin

Jeudi 18 juin 1914. Naissances: Raymonde-Jeanne-Anna Doublet. Mariages: Georges-Florent Olivier Delporte, typographe et Eliane-Célestine Lefèvre, mécanicienne. Décès: Christophe-Pierre Emile Klin, 12 ans 2 mois. Claire-Adeline Bonnier, veuve Brocq, sans profession, 89 ans. Emile-Alphrède Bégard, brigadier d'octroi retraité, 68 ans 11 mois.

École de législation professionnelle de Paris

Le Conseil supérieur de l'enseignement à l'École de Législation Professionnelle de Paris vient de décider que le concours pour l'attribution des Bourses municipales et celles fondées par l'Etat, le Conseil général, les Chambres de Commerce et les grandes Administrations auxquelles l'École prépare serait clos le 15 octobre prochain.

Les demandes de Bourses peuvent être adressées, dès maintenant et avant le 15 octobre, au Secrétaire de l'École, 16, rue de l'Abbaye, qui enverra sur demande le programme des cours et les renseignements complémentaires.

— Vous voulez me voir, me parler? répéta Mme Deraismes. Je ne m'explique pas dans quel but. — Oui, vous vous demandez ce que j'ai eu d'avoir de commun un homme de mon espèce avec une dame riche et belle comme vous. Et cependant, jadis... une même iniquité nous réunit par le malheur... Je... Jean et Isabelle, palpitants, s'étaient levés. L'homme alors se redressa, leva sa tête grise. Sa haute taille sembla encore grandir. Ses yeux lançaient des éclairs, toute sa personne s'était soudain revêtue d'une majesté superbe. Et, d'une voix qui résonna fièrement, grave et métallique, comme un appel de clairon, dans le silence de la petite pièce, il prononça: — Je suis, madame, Pierre de Valcourt!

Ces simples mots avaient produit un effet foudroyant. Soudain blême, Isabelle, comme si elle eût reçu un coup en plein cœur, avait porté les mains à sa poitrine, puis étendant les bras, dans un geste de stupeur indicible, elle était allée, chancelante, et sentant le sol manquer sous ses pas, s'écrouler contre l'épaule de Paulette, qui s'avancait pour la recevoir. Jean, lui, n'avait pas fait un mouvement. Cloué au parquet, les yeux arrêtés par une sorte d'hébétément qui tenait de l'épouvante, les bras ballants, il regardait, sans presque le voir, l'homme qui venait de prononcer ces étranges paroles. Sous son crâne tourbillonnaient mille sensations confuses. (A suivre.)

Feuilleton du Journal de Saint-Quentin

Samedi 20 juin 1914.

Paulette & Renée

Eux, imperturbables, immobiles comme des cariatides continuant leur faction silencieuse. Tout à coup, sans qu'aucun bruit préparatoire eût éveillé l'attention des gendarmes, ils entendirent grincer la serrure.

Victor, Salt venait d'introduire la faussette, le rossignol, dont il était muni, d'après les indications de Charpart et de Chormouls. Jean passa là un instant d'angoisse folle. Il avait la gorge serrée... son cœur frappait de grands coups sourds contre ses côtes... il semblait au pauvre garçon que cela devait s'entendre.

Et là-haut, les deux femmes, frissonnantes, se seraient jetées les mains enlacées l'une à l'autre, penchées, anxieuses sur la rampe, essayant de voir dans l'ombre de qui allait se passer!

La serrure massive de Totor, lequel ayant pris sous sa veste une minuscule lanterne sourde, en projetait le rayonnement devant lui. La lumière frappa le lieutenant en plein visage.

Non de D... y a quelqu'un, souffla le bandit, le bras levé, un couteau entre les doigts. Mais il n'acheva pas la geste commencée, un habou suivi d'un coup sourd retentit... et le misérable hurlant, aveuglé par le poivre que lui avait lancé l'Aloüette, s'effondra sur le sol.

L'Aristo, d'un coup de son terrible sac de sable venait de l'assommer. Dans sa chute, couteau et lanterne lui échappèrent. Tandis que Jean éclairait la scène, les deux camarades, promptement, liaient de cordes apportées par eux les jambes et les bras de Totor. Il fallait profiter, sans perdre une seconde de son anéantissement passager. Ce fut, rapide et silencieux.

En quelques minutes, le bandit fut sérieusement bâillonné, ligotté, mis hors d'état de nuire, et jeté contre le mur du vestibule. L'Aloüette, alors, ramassa le couteau, un long couteau à virole, à lame épaisse et large, une arme terrible.

C'était vrai, trop vrai, et vous venez de nous sauver la vie. Ni l'Aloüette ni l'Aristo ne répondirent... ils n'osèrent pas toucher les mains qui leur étaient tendues. La grâce touchante de ces deux créatures semblait les avoir pétrifiés.

Mme Deraismes, sollicitée une tapisserie, indiqua du geste aux trois hommes une petite pièce, le sort de minuscule salon qui servait de salle d'attente aux fournisseurs et donnait sur la cour.

Suivez-moi, continua-t-elle. Ici, nous pourrions mieux causer. Jean, ferma, bien, la porte d'entrée. Feu après ils étaient réunis et en sécurité. Les volets clos empêchaient que quelque domestique n'aperçût la lumière du dehors, les tentures épaisses étouffaient le son des voix.

Isabelle et Paulette s'étaient assises sur un divan. Jean, brisé par l'émotion venait de se laisser choir au fond d'une bergère... et les deux pauvres gens, les humbles sauveurs de ces belles dames, demeuraient debout au face d'elles, le front découvert... l'attitude respectueuse.

Paulette n'aurait pas eu la force d'articuler une parole de sa gorge serrée, son nez lui s'échappait. Mais le regard de ses deux yeux leur disait mieux que toute éloquente protestation toute sa reconnaissance.

Maintenant, prononça Isabelle, maintenant il faut nous expliquer. L'acte que vous venez d'accomplir, messieurs, est admirable, et je vous promets de ne pas l'oublier. Néanmoins, il m'étonne.

Et se tournant vers Isabelle de plus en plus stupéfaite de ce ton, de cette aisance et de ce langage qui détonnaient si fort avec la mise de l'inconnu, celui-ci ajouta: Il y a bien longtemps, madame, que je voulais vous voir, vous parler... et seule l'aventure de cette nuit m'a fourni l'occasion jusqu'à vainement cherchée.